

## Pierre récupère

Patrick Nicol

Number 75, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89504ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

L'Inconvénient

**ISSN**

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Nicol, P. (2019). Pierre récupère. *L'Inconvénient*, (75), 5–8.

# Pierre récupère

TERRE DES CONS Patrick Nicol

C'est à l'été 2018 que Pierre comprit qu'il allait mourir. L'été avait été plus chaud que jamais auparavant ; les prochains seraient pires. Pierre avait passé le mois d'août affalé sur son divan comme une baleine échouée, encore poisseuse de l'eau grasse qui l'avait rejetée. Avant, les vieillards se demandaient s'ils passeraient un autre hiver ; Pierre comprit que pour lui, l'enjeu, ce serait les étés.

Les fruits se gâtaient sur le comptoir de la maison surchauffée. Les armoires dégageaient des arômes de chocolat et de rooibos, funestes et funéraires. Il fallait sortir le compost tous les jours sinon des relents de pourriture gagnaient toute la maison.

Un jour qu'il avait tardé, Pierre a vu parmi ses restes de table grouiller une colonie de vers blancs dans laquelle il a d'abord refusé de voir un signe, puis il s'est abandonné, laissant glisser ses pensées tristes vers la fosse. Il a saisi le sac par les côtés, a compressé la biomasse grouillante pour se donner du jeu et tordre un peu la pellicule biodégradable afin d'y faire un nœud. Il a sorti le sac. Au fond du bac flacotait un petit lac d'eau grise. Du café, sans doute, surtout, mais pas seulement. Entre le comptoir et la porte, il a semé sur le plancher une piste de taches brunes sur laquelle les mouches se sont précipitées.

Il n'y a rien d'humiliant à trier ses déchets. Isoler ceux qui se récupèrent, ceux qui se compostent, et n'abandonner à l'éternité qu'un mince amas de matière dure. Comme un corps qui, après son retour à la nature, ne laisse en terre que ses prothèses. Il y a quelque chose de zen, peut-être, d'humble, sans doute, dans le fait de gérer son empreinte sur la terre, mais de franchement agaçant quand vient le temps de faire fondre le beurre de pinottes sous l'eau chaude, de séparer la pellicule métallique du petit cup en plastique de compote, et d'exaspérant, aussi, quand dans la boîte de la nouvelle télé on trouve du carton, du papier à bulles, un emballage plastique, des broches dans le carton assez grosses pour saboter une machine de pâtes et papiers, et des centaines de petites billes en styromousse qui se perdent dans les poils du tapis, sous les meubles, dans la gorge du chaton qui a bien failli s'étouffer.

Le chat dans sa paume suffoquait. Pierre se demandait s'il fallait lui taper

Ne pas trop  
générer de  
déchets est la  
seule chose  
qu'on attend  
de lui.

dans le dos, mais où ? Il n'y a pas de place entre les omoplates. Un sillement aigu sortait de sa gorge menue. Si Pierre y mettait le doigt, il risquait de pousser la petite bille. Il a plutôt pressé le chat dans sa main, comme on presse une poire à jus, un vieux klaxon, comme on squeeze un citron, un citron fragile dont on ne voudrait pas briser la cage thoracique. Quatre-cinq coups et le chat a craché l'affaire, bien humide, maintenant, enveloppée de mucus, mais inaltérée, aussi imputrescible que jamais. Dix secondes plus tard, le chat n'y pensait plus. Pierre était, lui, épuisé.

Il avait cet été-là marché un nombre incalculable de fois de son balcon à ses bacs (poubelle, récup, compost), alarmé par le réchauffement du climat, écoeuré par le pourrissement accéléré de ses aliments, et incapable d'autres exercices dans la canicule permanente que de monter-descendre les marches de son entrée, parfois arracher un brin d'herbe dans les plates-bandes ou ramasser dans le stationnement un papier errant, un post-it retourné à l'état sauvage ou carrément un petit sac de plastique, du genre qu'on prend à l'épicerie pour mettre ses fruits et dont on retrouve bientôt des centaines de spécimens dans sa maison, légers, transparents, presque flottants. On ne sait pas quoi en faire. On n'a pas assez de brocoli à ranger, on manque de chou-fleur, le chat ne chie pas assez pour qu'en vidant sa litière on donne une deuxième vie à tous ces sacs inemployés... Il faut à la fin les récupérer, mais pas n'importe comment.

Un jour, dans son bac que l'immense camion venait de vider, Pierre avait trouvé un message. *Ne jetez pas vos sacs n'importe comment. Voilà ce qu'il disait. Regroupez vos déchets légers, sinon ils se perdent.* Suivaient des images d'une usine de valorisation des déchets dans laquelle erraient comme des fantômes des sacs blancs d'épicerie, des sacs à pain, des sacs à légumes collés aux grilles d'aération, fondus sur les lampes, entortillés autour des jambes des employés casqués, masqués, enveloppés dans leur attirail de sécurité... *Mettez les petits sacs dans les grands.* Pierre tenait dans sa main le papier. Il a regardé autour de lui pour voir si on ne se payait pas sa gueule. La rue était déserte, pas un chat ne flânait sur les pelouses roussies, les voisins avaient tiré les rideaux dans l'espoir que reste dehors une chaleur à laquelle leur climatiseur contribuait. L'envie lui a pris de déchirer violemment le papier ; il a plutôt ouvert la main. La feuille est tombée, comme en automne tombent les feuilles, au fond du bac, là où elle serait récupérée.

*Je vais mourir, câlisse. Et en attendant, je vais mettre les petits sacs dans les grands.*

Remontant chez lui, il ne cessait d'analyser ce qu'il venait d'entendre. *Je vais mourir, câlisse.* Comme si quelqu'un avait parlé, une personne qui n'était pas lui. Parce que Pierre, lui, ne se fâche jamais. Il ne sacre jamais, se contentant de se consumer. Un trou acide dans l'estomac. Un dos qui veut de moins en moins. Des verres de vin qui en se succédant dissolvent ce qui reste d'énergie et assourdissent les dernières sensations.

Il avait encore une fois, ce jour-là, mangé froid, incapable de se résoudre à se tenir debout devant le rond rouge de la cuisinière ou à allumer le barbecue pour lui tout seul. Des viandes froides, du vin. Tout maintenant éveillait en lui des images mortuaires. Des pinottes, des cornichons. Tout le renvoyait à la politique de son pays et à la crise climatique appréhendée par laquelle incessamment son gras se mettrait à bouillir, son eau à fuir, ses chairs à cuire.

Il avait comme d'habitude écouté les nouvelles en mangeant. Des élections s'en venaient et ça ne pouvait que mal finir. Un parti avait promis des boîtes à lunch pour les enfants, un autre voulait plafonner les coûts de stationnement dans les hôpitaux, un troisième offrirait aux vétérans une plaque d'immatriculation ornée d'un coquelicot. Tous ces gens-là aussi allaient mourir. D'insolation, de déshydratation ou bêtement noyés quand l'eau monterait dans leur salon... Certains avaient pris la peine de réfléchir à l'autonomie professionnelle des hygiénistes dentaires. Des chips, c'est meilleur avec de la bière qu'avec un corbières, mais Pierre n'allait pas s'encombrer de scrupules si proche de la fin.

*Je ne risque pas de mourir cette année. À moins d'un accident, toujours vite arrivé.*

Mais s'il se contentait de suivre la pente, ce ne serait plus très long. Les effets combinés de sa sédentarité et de l'effondrement des systèmes auraient bientôt raison de lui. Et d'ici la fin, il ne ressentirait rien que cette sensation de perte permanente, de dérisoire, et le vague sentiment de s'être fait avoir.

Laisser le monde dans un meilleur état que celui où on l'a trouvé. Voilà un contrat farfelu. Comme si, d'abord, on trouvait le monde. Comme si, ensuite, on pouvait mettre la main dessus et le changer. Léguer à nos enfants un avenir meilleur ? Impossible tant les Chinois s'en balancent, les Américains s'en crissent, et voilà les Ontariens qui s'y mettent... Parfois, Pierre, dans son salon, ne sait pas bien ce que l'univers attend de lui. La question est stupide. Rien ni personne n'attend rien de lui. Ne pas trop générer de déchets est la seule chose qu'on attend de lui.

Dans la télé neuve jouait un reportage sur la gestion des ordures ménagères. *C'est du harcèlement, calvaire.* Pierre avait encore regardé autour de lui. Personne ne l'espionnait. Le chat faisait semblant de rien. Sur l'écran géant neuf, on voyait les employés d'un centre de tri prendre des sacs de compost et les retirer des tas de matière organique pour les lancer dans des camions qui les apporteraient au dépotoir, parmi les ordures ordinaires. Les sacs biodégradables ne se biodégradent pas assez rapidement. Ils encombrant le compost sans se composter. Bref, il faut les enlever. Ça fait des années que Pierre enveloppe ses épiluchures, ses râpures, jusqu'à ses rognures d'ongles dans de petits sacs bruns faits exprès, achetés exprès, emballés exprès par l'emballleur du IGA... *pour rien, câlisse, pour rien.*

La bouteille de vin est déjà vide. S'il l'abandonne sur le comptoir, les drosophiles vont proliférer et demain il se retrouvera avec des milliers de petites mouches partout sur les comptoirs, les armoires, les bananes noires... Sa maison aura l'air d'une nature morte, d'une vanité, d'un tableau flamand qui rappelle la précarité... *Mignonne, allons voir si la charogne devant le miroir n'est pas devenue un crâne dégarni lissé par les intempéries...* Il pourrait bien la rincer, la bouteille, mais il reste en lui un potentiel de révolte qu'il ne faudrait pas sous-estimer. Plutôt aller dehors, directement la jeter.

Il ne fait même pas frais. Déjà dix heures et l'air est encore trop chaud. Sur la galerie, il lève le nez. Pas une étoile, pas de lune, pas un nuage. C'est à peine s'il y a de l'air. De l'humidité noire qui tombe sur sa face comme un voile. L'extérieur est vide, et si ce n'était de quelques lumières visibles on jurerait que les intérieurs le sont également. Le chat est sorti avec lui, il veut jouer, il se faufile entre ses jambes, l'enfarge, Pierre déboule les escaliers. Les marches en ciment lui marquent le bassin, les omoplates, la nuque. Il se retrouve sur le dos, écrasé dans l'entrée devant son auto hybride immobile, lourde et silencieuse, clignotant d'une lumière bleue qui est censée décourager les voleurs mais qui aujourd'hui fait penser à des clins d'œil.

Non, il ne va pas mourir. Il n'a même pas échappé la bouteille de vin. Il la tient bien haut comme s'il y avait là quelque chose à renverser. On dirait qu'il lève le poing ou porte un toast. *À la révolution ! À votre beau programme !* Il a le dos barré. Impossible de se lever. Le chat a disparu. Il n'y a aucune forme de vie autour, sinon les insectes qui sournoisement le guettent, à l'affût du festin.

Pierre roule pour contourner sa voiture, puis rampe jusqu'au bac vert. Le verre va dans le bac vert. Il l'a dit assez souvent. Parfois en chantonnant. Parfois en marmonnant. *Le carton à la récupération. Des rimettes de vieux con. Les emballages au recyclage. Rien ne rime avec compost. On ne met pas ses restes à la poste.*

Le verre. Toute une affaire, le verre. Ça l'air que le verre jeté à la récup se casse une fois compressé. Il contamine alors le papier, le carton, qui bientôt ne valent plus rien parce qu'ils sont sertis d'éclats de verre. La boîte de la télé, par exemple, deviendra vite un tissu brillant, souillé et coupant, inutile, inutilisable,



ridicule dans son inadéquation aux besoins du monde alors que partout on attend du carton propre et du verre pur susceptibles d'être traités...

Le verre, le verre... C'est surtout le verre des bouteilles d'alcool achetées à la SAQ qui n'est pas foutue de consigner les bouteilles de verre. Le verre d'État. Acheté à l'État, jeté à l'État, perdu par l'État. Pourquoi ? Pourquoi donc ? demande Pierre à la nuit, à la lune invisible, aux arbres endormis... Pourquoi est-ce que la SAQ ne consigne pas les bouteilles de vin ? Seuls l'entendent les insectes qui seuls, peut-être, connaissent la réponse à sa question et qui seuls, sûrement, survivront à la fin du monde qui n'en sera pas une puisqu'eux survivront.

*Ostie de pays où rien ne se fait, à part pour enrichir le parti au pouvoir. Ça nous prendrait un Tony Accurso de la bouteille vide, un Canopy du verre pilé, un Jean Charest de la consigne...*

– Ça va, Pierre ?

Il est à genoux, agrippé au bac vert dans l'espoir de se hisser. Martine sa voisine était sortie jogger à l'heure où la température est un peu tolérable.

– Je suis tombé. Je récupère.

– C'est bien, ça. Et si l'environnement t'intéresse, mon Pierre, tu sais pour qui voter, cet automne...

– Tu me niaises ?

Pierre a vraiment dit « tu me niaises » à sa voisine souriante. Mais elle n'a rien entendu puisque déjà elle remettait ses écouteurs et recommençait à courir. Il a attendu qu'elle soit hors de sa vue pour ramper jusque chez lui.

Voter, la belle affaire. Mettre de petits papiers dans une boîte dans l'espoir d'un monde meilleur. Toute collèe rentrée, toute foi en l'avenir réduite à la taille d'un confetti géant. L'avenir. Lui au moins n'est jamais décevant. Toujours il nous donne raison d'avoir eu peur. ■